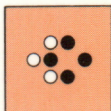


Bénédicte Fayet

Roman



P.O.L



Extrait de la publication

L'Avancement

Bénédicte Fayet

L'Avancement

Roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1987
ISBN 2-86744-083-1

« Mon bonheur, me dis-je, doit être
question de hauteur. »

Caryotakis, *Élégies et Satires*.

« Je regrette, Monsieur Jasmin, de devoir vous quitter, car vous m'êtes sympathique, en dépit du salaire tout symbolique que vous me donnez. Mais je ne peux pas continuer à vivre d'un salaire symbolique — travailler pour rien, c'est ce que j'ai l'impression de faire ici. On peut vivre de symboles dans bien des domaines, vous en faites certainement, tout comme moi, l'expérience chaque jour. Sans le savoir, peut-être. Ne serait-ce qu'en exerçant votre fameuse autorité. Mais l'argent ! On ne peut pas substituer un symbole à l'argent ! C'est pourquoi d'ailleurs je ne l'aime pas, ne pouvant choisir d'en éliminer le besoin. Je m'en vais donc tâcher d'en gagner chez un autre, à défaut d'en gagner chez vous. Vous alléguerez la conjoncture. Oui, c'est la conjoncture, et c'est aussi quelque chose d'autre, que je regrette. Ou

peut-être représentez-vous tout simplement l'aspect humain de cette conjoncture. Mais laissons cela, vous me faites perdre le fil de mes pensées. Laissez-moi parler, pour une fois, vous en tirerez profit. Vous vous ferez très vite une idée du piètre gérant que j'aurais été dans votre succursale. (Au fait, existera-t-elle un jour, cette succursale, ou n'était-elle qu'un prétexte pour m'attirer ?) Vous comprendrez que, payé avec la même parcimonie, mais maître enfin de mes actes, j'aurais laissé se déchaîner ma passion pour les symboles. Je ne me serais pas soucié que l'argent des clients y entrât de manière autre que symbolique. J'aurais pris une note de crédit pour argent comptant, j'aurais été magnanime en tout, j'aurais offert les plus grands rabais au client le plus insistant. Du côté des symboles nous aurions été bien plus proches l'un de l'autre, ce client et moi, que lui-même ne l'eût été de vous, sur la voie des choses concrètes. Et grâce à lui j'aurais réalisé le miracle tout éphémère, mais non moins retentissant, de transformer l'argent en symbole. La faillite aurait jailli sur nous comme une rivière qui gronde d'abord sous terre, et nous aurait emportés — j'aurais été emporté avec vous, Monsieur Jasmin ! — mais je me serais toujours souvenu d'avoir tenté l'impossible, tandis que vous-même, Monsieur Jasmin, vous croyez tenter le possible, en comptant sur moi.

Et il ne dépendrait que de votre — j'allais dire « générosité », mais il serait plus juste de parler de « bon sens » — il ne dépendrait que de votre bon

sens, Monsieur Jasmin, que votre confiance en moi fût bien placée. Mais je me laisse trop aller à parler de ce qui n'existe pas.

Pour en revenir à ce qui existe, Monsieur Jasmin, et voyez comme certaines situations sont inextricables, c'est justement parce que vous avez eu le courage de me parler de l'argent comme vous l'avez fait, que je vous ai trouvé sympathique. Au moins vous disiez tout ! Le pouvoir de l'argent, la fascination qu'il exerce, le délicieux frou-frou des billets de banque (mais vous êtes sensible, Monsieur Jasmin, artiste, peut-être, un soupçon ?), et votre crainte si délicate de m'offenser en évoquant ainsi l'argent devant moi qui n'en ai pas (pour vous donner bonne conscience vous me proclamiez désintéressé, détaché des vulgaires questions matérielles au nom desquelles, néanmoins, j'ai consenti à travailler chez vous pour le salaire que nous savons — mais fallait-il que je sois démuné pour accepter vos conditions, et vous aveugle pour ne pas le voir, ou rusé pour le taire, cupide pour l'exploiter !), toute cette désinvolture feinte ou réelle, mais avouée, agrémentée encore de vos belles phrases, de vos citations, de l'hommage que vous prenez la peine de rendre fréquemment à mon intelligence et à mon instruction, enfin tout votre manège, Monsieur Jasmin, a retenu mon attention. Je suis faillible, vous le savez, j'ai de l'amour-propre, au fond de moi, plus que n'importe quel autre employé, mais vous avez eu l'intuition (laissez-moi vous rendre hommage à mon tour !) de le découvrir. Et vous avez misé. Votre faconde

m'exaspérait mais, ne s'adressant qu'à moi parmi vos employés, elle m'honorait. Quant au contenu de vos flatteries, ma foi, que n'auriez-vous pas pensé de moi si je l'avais toujours énergiquement démenti ? Vous êtes un être positif, après tout, puisque vous savez gagner de l'argent, et vous m'auriez jugé malsain, voire morbide, ou que sais-je encore, fou ? si je m'étais mis à nier, nier, nier, tout ce que vous disiez, tout ce que vous êtes. Quant au fait que je n'ai jamais *rien* nié... allons, c'est une chose que vous n'avez même pas remarquée, vous qui remarquez tout. Disons qu'à cause de cette sympathie incompréhensible et même déroutante que vous m'avez inspirée d'emblée, il faut bien que j'aie apprécié en vous ce que, chez d'autres, j'aurais jugé repoussant.

A vrai dire, Monsieur Jasmin, je vous trouve admirable. Ce qui vous manque ne vous manque certainement pas toujours. Peut-être vous revient-il en mémoire, la nuit, que tel de vos employés s'est blessé à la main, et vous vous souvenez brusquement qu'il existe, vous tâchez de vous souvenir qu'il tâche d'exister, vous vous demandez par exemple si la plaie ne s'est pas infectée. Dans la journée vous avez simplement des absences. Non que l'incident ait été grave. Il n'est rien de plus banal que de se blesser à la main, c'est même ce que vous avez dit à votre employé, sur un ton à demi sérieux, en guise de paroles de circonstance. Et il n'y a pas de quoi se réveiller la nuit. Mais que vous ne vous réveilliez jamais la nuit comme sous l'effet d'une bourrasque, que vous ne soyez jamais

traversé, la nuit, terrassé par l'existence d'un être que vous côtoyez le jour, c'est ce que je me refuse à croire.

De quoi je me mets en peine, me demandez-vous, moi qui ne fais jamais les frais d'une dureté dont vous accablez beaucoup d'autres. Je sais. Je profite de votre faveur pour récriminer sans raison. Mais pourrais-je récriminer si je ne jouissais pas de votre faveur ? Et me mettrais-je en peine si je ne croyais pas en vous ? Figurez-vous que j'en voulais aux gens à qui vous répondiez si sèchement au téléphone, je regrettais qu'on ne vous laisse pas tranquille, je m'étonnais aussi qu'il y ait tant de gens pour vous importuner. Avec moi, vous avez toujours été avenant, plus expansif au téléphone, il est vrai, que lors de nos entrevues ! Mais puisque le téléphone est le canal où votre dureté s'épanche le plus volontiers, je pouvais d'autant mieux me prévaloir de la différence de traitement que vous m'accordiez (je parle du « fait d'être traité », bien entendu, et non pas du salaire, excusez-moi de vous rappeler ce seul vrai petit accroc). Aussi ai-je l'impression d'avoir toujours été avec vous contre les solliciteurs, puisqu'ils venaient nous troubler jusque dans notre travail, dans nos entretiens — j'étais comme happé par votre sphère, hissé à votre hauteur. Bien sûr je restais pauvre et vous riche, mais hors du domaine de l'argent nous nous rencontrions. Prestige tout symbolique, d'ailleurs, celui que je gagnais à vos côtés, mais je vous ai dit que j'aimais les symboles. J'étais tout de même profondément intrigué,

bien que je vous aie toujours manifesté la plus grande discrétion, j'étais intrigué, oui, par les démêlés que vous sembliez avoir avec un certain nombre de gens, et par ces lettres recommandées que la secrétaire n'avait pas le droit d'ouvrir. Sans compter cette femme qui est venue vous relancer jusqu'au magasin et que vous avez fait semblant de ne pas connaître tandis qu'elle, pour sa part, avait l'air de vous connaître assez bien — j'étais dans le fond du magasin et je vous assure que je n'ai pas épié votre conversation avec elle, sans quoi je saurais à peu près de quoi il s'agissait. Vous l'avez vite mise à la porte, durement. J'ai même entendu, malgré moi, que vous lui disiez : « Je ne sais pas qui vous êtes ». Et l'une de mes collègues l'a entendu aussi, qui l'aura peut-être répété aux autres. Mais ne vous inquiétez pas, j'étais, je suis de votre côté, cette femme était gênante. Et je vous admire de n'avoir pas cherché à sauver la face, ne fût-ce que devant mes yeux d'employé. Votre grande virtuosité dans l'art de posséder les gens va parfois jusqu'à ne plus chercher à dissimuler, l'important étant de les posséder, et non de conserver son honneur indemne. Voilà, j'ai peut-être trouvé votre caractéristique la plus admirable. Vous pensez « je mens, et celui à qui je mens, s'il est intelligent, peut deviner que je mens, et néanmoins se rendre à mes raisons pour une raison quelconque. L'essentiel est qu'il se rende à mes raisons. » Vous avez l'art de duper des gens qui se savent dupés — c'est du reste ce qui m'est arrivé avec vous mais j'avais une excuse, j'étais dans le

besoin. Quel brio est le vôtre ! Quelle acuité d'esprit ! Je suis conscient de vos manœuvres mais je ne sais pas ce qu'elles cachent. Vous êtes le mystère même. Je sais que sous votre bienveillance, sous vos flatteries, il y a du mensonge, mais je brûle de savoir ce qui, précisément, « est menti ». Je ne crois pas le trouver jamais puisque, comme je vous l'ai dit, je vous quitte. Et comme je vous l'ai dit aussi, à regret. Car maintenant que j'ai eu l'occasion de m'ouvrir un peu à vous, je regrette plus que jamais de devoir m'en aller, mais ne revenons pas sur cette histoire d'argent symbolique, vous avez compris ce que je voulais vous dire. D'ailleurs, je ne vous en veux pas. Remarquez aussi que j'ai eu la délicatesse de ne pas vous demander une augmentation, je vous aurais mis dans la situation, dégradante pour vous, de me la refuser — n'est-ce pas là prendre soin de votre dignité ? Non. Je pars à la fin du mois. N'en parlons plus.

Ne croyez pas, en tout cas, que je vous juge. Bien au contraire. Si vous mentez, je réfléchis sur vos mensonges comme on réfléchit sur la vérité, ou la sagesse. C'est même plus excitant, Monsieur Jasmin, de penser à quelqu'un qui ment. Parce que sous le mensonge il y a forcément une vérité qui se cache et dont l'existence même est un défi. Impossible de se dérober. Et l'on consacre à sa recherche le meilleur de soi-même. Mais sous la vérité elle-même il n'y a rien. Rien d'autre que la vérité. Quand on en a fini avec elle, quand on a poussé son rocher jusqu'au sommet, vous savez

bien ce qui se passe, n'est-ce pas Monsieur Jasmin, vous qui parlez tant par références, le rocher dégringole, et il n'y a plus qu'à recommencer. Tandis qu'avec le mensonge on n'en finit jamais, on est toujours en train de peiner splendidement. Et puis vos mensonges à vous, Monsieur Jasmin, sont de nobles mensonges ! Ne servent-ils pas l'Argent, la cause la plus saine, la plus irréfutable qui soit, la seule cause qui immunise l'esprit contre les maladies, celle enfin qu'on est toujours suspect de ne pas défendre ? Regardez si vous ne me jugez pas suspect moi-même... Vous sourcillez ? Vous me prenez peut-être pour un hypocrite, ou pour quelqu'un qui se moque de vous ? Eh bien à votre guise, Monsieur Jasmin, je ne vous dirai pas que toute cause est noble pour laquelle on serait prêt à mourir, car j'aurais l'air de... car vous vous arrangeriez encore pour éviter... ah, je vois bien que j'ai dérapé, n'en tenez pas compte, je vais retrouver mon idée. Cela arrive, n'est-ce pas, de commettre une bévue, une erreur de raisonnement ? Vous-même, Monsieur Jasmin, quand vous êtes dans votre tort, c'est encore vous qui faites taire les autres. Et moi, parce que je ne suis qu'un modeste employé, je n'aurais aucun recours, aucun, aucun... ? »

Au fond du repos de Quentin Cellier, Monsieur Jasmin ne cessait pas de bourdonner. Le dimanche se précipitait vers le soir, et le soir ne serait plus qu'une veillée d'armes, un halètement d'heures, comme il semblait à Quentin, tandis que ses yeux fixaient un long triangle de soleil au mur,

au-dessus de son lit. Les vitres étaient laiteuses, opaques de saleté, mais la lumière d'hiver descendait sur l'une d'elles en moutonnements bleutés qui allaient se perdre dans l'ombre d'un toit voisin.

Ainsi, tout en sentant une sourde angoisse l'envahir, Quentin méditait sa désertion. Mais fallait-il y croire ? Aurait-il la force d'aller voir Monsieur Jasmin et de lui tenir un discours semblable, autant que possible, à celui qu'il remâchait inlassablement ? Ou bien irait-il déposer sur le bureau de Monsieur Jasmin une lettre brève et digne mais lapidaire, mordante d'ironie, qui résumerait son inflexible détermination non sans laisser deviner, comme venu d'un arrière-plan menaçant, l'écho d'un rugissement incontrôlé ? Après ce discours ou après cette lettre, il lui faudrait pourtant finir le mois. Mais à quoi n'était-il pas prêt pour s'offrir un seul instant de triomphe et pour la liberté qu'il recouvrerait ensuite ? Étendu sur son lit depuis des heures, le regard perdu, le cœur battant, Quentin se sentait plus actif, plus batailleur que jamais. La journée du lundi lui apparaissait comme une vague sombre qui s'enflait peu à peu mais elle n'éclatait pas, elle restait là suspendue comme un grand rideau, restait là cachée derrière le rideau de la fenêtre et lui, Quentin, serait assez fort... Oui, il était assez fort.

Il ne restait plus qu'un halo pâle au mur, et les vitres étaient redevenues à peu près translucides. Il faisait déjà froid.

Quentin prit le parti de parler à Monsieur Jasmin.

Mais l'avenir ne devait pas se révéler tel que Quentin l'avait organisé depuis son lit. Lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin, il était en proie à cette sorte de torpeur amère qui caractérise le début de semaine d'un employé. Il envisageait sa journée comme si elle ne comportait pas l'instant où il avait prévu de donner sa démission à Monsieur Jasmin. Il se rappelait avec netteté quels dossiers de clients il avait laissés sur son bureau le vendredi soir afin de les traiter en priorité le lundi matin. Mais lorsqu'il essayait de mesurer ce que ce dimanche, où il n'était même pas sorti de chez lui, avait eu de singulier au fil des longues heures de l'après-midi, il lui semblait que sa pensée n'était plus qu'une masse informe, assaillie par le gel, trop lourde à remuer. A peine se souvenait-il d'une vague griserie, qu'aussitôt ce sentiment s'effaçait devant ces mots, qu'il prononçait à mi-voix : « Je n'ai pas le temps. »

Et, de fait, il était en retard. Comme il s'était rasé trop lentement en écoutant un disque, il avait perdu dix bonnes minutes sur son horaire habituel. Il partit à grandes enjambées, évitant de courir car l'idée d'être en sueur avant de s'engouffrer dans le métro lui répugnait. Il traversa le petit square sans même jeter un regard sur la pièce d'eau proprette qu'il était le seul à connaître sous le nom d'« étang aux eaux d'émeraude ». Dans le métro, collé aux gens, il songea qu'il lui serait difficile de trouver un autre emploi, même aussi mal payé.

« **Q**uel sera mon salaire ? » lança-t-il brusquement, absent à lui-même, se rendant à peine compte, mais enfin, enfin, c'était dit.

« Excellente question », répondit Monsieur Jasmin en prenant en main le ticket de caisse où figurait le prix de leurs consommations, « c'est la question à laquelle un patron doit toujours s'attendre, tôt ou tard. Je veux que vous soyez convenablement rémunéré... »

— ...

— Je vous propose un bon fixe, votre salaire actuel, augmenté de dix pour cent, et pour le reste vous pourriez être intéressé aux bénéfices... »

Son salaire actuel — parce qu'on ne pouvait pas donner moins, de toute façon, c'était la loi — augmenté de dix pour cent ! Adieu projets quels qu'ils fussent et rêves d'envergure...

« Et s'il n'y a pas de bénéfices ? » repartit Quentin naïf, désespéré mais résolu à tenter quelque chose.

« S'il n'y a *pas* de bénéfices ? » répéta Monsieur Jasmin, les yeux ronds.



9 782867 440830

Photo de couverture : Olivier Ducastel
Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-083-1
F 10082-3-87

69 F